



« Pays d'art et d'histoire
du Châtelleraudais »

laissez-vous conter

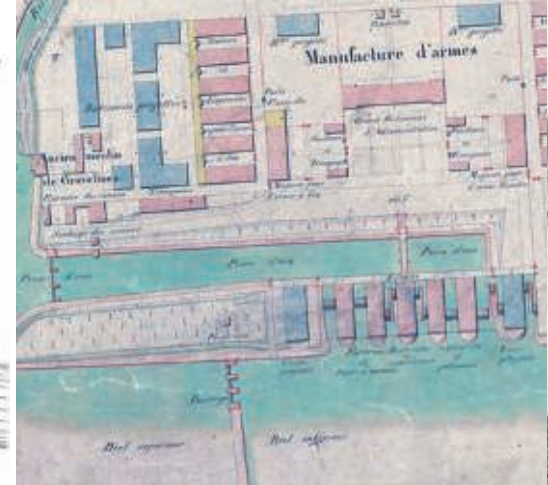
La Manufacture d'Armes de Châtelleraut





®C.Falloux

®CAAPC



®AD86

De la création de la manufacture en 1819 à sa fermeture en 1968, les Châtelleraudais ont vécu au rythme de son long développement, de son apogée, puis de son déclin progressif.

L'installation d'une manufacture d'armes à Châtellerault est étroitement liée à l'Histoire de France.

La France perd ses conquêtes
révolutionnaires à l'est
et le régime monarchique
réapparaît.

Désormais, les grandes manufactures royales, telles Maubeuge, Charleville ou Klingenthal sont trop proches des frontières.

de la Loire.

Plusieurs villes sont repérées, mais c'est Châtellerault qui est finalement retenue. Comptant alors 8 000 habitants, elle est en effet idéalement située au carrefour du Poitou et de la Touraine, sur un important axe de communication entre Paris et Bordeaux.

La Vienne, qui traverse la ville, est un puissant cours d'eau navigable. Enfin, depuis longtemps, Châtellerault est réputée pour sa coutellerie fine et le savoir-faire de ses artisans, dont on espère qu'ils constitueront une main d'œuvre qualifiée.

Désireux de fournir du travail

aux habitants, le maire Robert-Augustin Creuzé et son conseil municipal s'engagent à acheter le terrain nécessaire et à le céder gratuitement au Ministère.

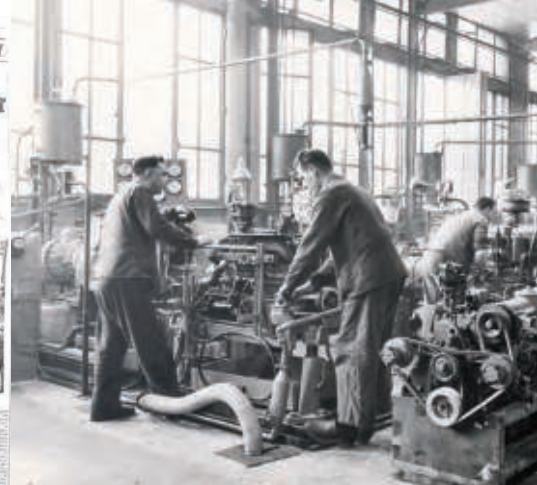
Ils proposent l'ancien couvent des filles Notre-Dame, sur la rive droite. Mais le directeur général des manufactures arrête son choix sur un espace agricole de 11 hectares à la confluence de l'Envigne et de la Vienne, au sud du faubourg de Châteauneuf. Le 14 juillet 1819, une ordonnance royale rend officielle la création de la Manufacture d'Armes de Châtellerault.



La Manufacture de Châtelleraut en 1837. Les usines en bord de Vienne cohabitent avec les autres activités liées à l'eau.
©Collection privée



La Nouvelle République du 9 février 1962 relate la mobilisation face à l'annonce de la fermeture.
Service Régional de l'Inventaire



L'activité de réparation automobile dans les années 50.
©CAAPC

150 ans de développement.

Dès 1819, un armurier et un réviseur détachés du Klingenthal viennent former les premiers ouvriers de la Manu. Cependant, il faut attendre l'installation des premières usines mécaniques pour que la production d'armes débute. L'expérience des ouvriers alsaciens s'avère déterminante : lors des fermetures successives des manufactures du Klingenthal et de Mutzig, ils rejoignent peu à peu Châtelleraut. Ils constituent la majeure partie de la main d'œuvre qualifiée des premières heures de la Manu.

Cette dernière gagne en prestige, ce qui lui vaut d'importantes commandes.

Les effectifs connaissent alors des pics considérables. Pendant la Première Guerre Mondiale, la manufacture, premier employeur de la commune, compte plus de 7 000 ouvriers. La production bat alors son plein et le site se développe : après l'achat de plusieurs annexes, notamment celle de la Brelandière, la superficie atteint 190 000 m², dont 75 000 m² couverts ! Les commandes continuent d'affluer jusque dans les années 1950. Les armes produites alimentent alors l'armée française en Indochine puis en Algérie.

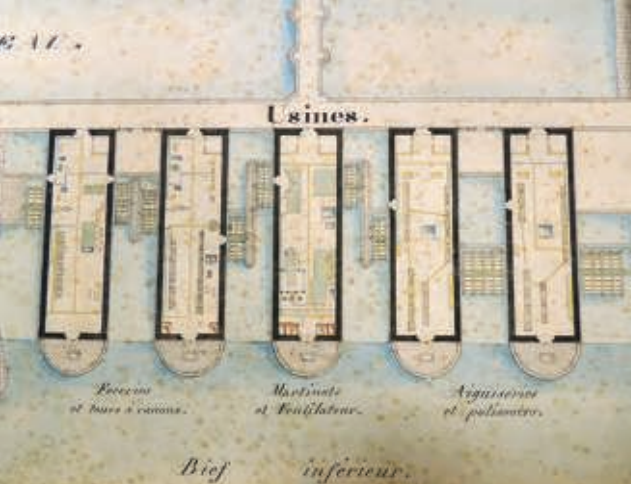
1961-1968 : déclin et fermeture.

La manufacture diversifie ses activités : à partir de 1956, elle fabrique des pièces automobiles militaires. Des rumeurs de fermeture commencent cependant à circuler. Les ouvriers et ingénieurs ne peuvent y croire, car la production va bon train. Contre toute attente, la fermeture du site est pourtant annoncée le 2 avril 1961. Malgré les protestations et les doléances, le Ministère des Armées maintient sa décision. La manufacture emploie alors 1 700 personnes. Beaucoup sont reclassées dans des entreprises locales d'électro-mécanique, d'autres partent en retraite anticipée.

À partir de 1964, la manufacture de Châtelleraut devient une annexe de celle de Tulle. De nombreuses machines-outils y sont d'ailleurs envoyées. Le 31 octobre 1968, veille de la fermeture définitive, la sirène de l'usine, suivie par la cloche russe, symbole de l'âge d'or de la Manu, sonnent le glas. Les quelques ouvriers encore en poste observent une minute de silence et passent une dernière fois les portes de la manufacture. L'impact moral et économique est immense pour tous les Châtelleraudais ; c'est une page de 150 ans d'histoire de la ville qui se tourne.

Un site industriel en constante évolution

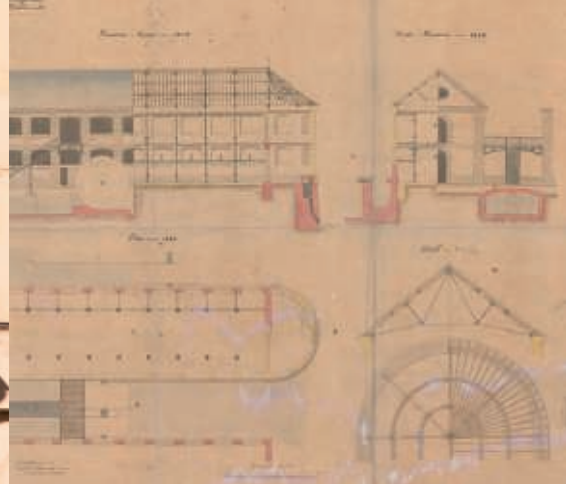
Pour répondre à l'évolution des énergies, des modes de production et des effectifs, la Manufacture n'a cessé de se transformer, expérimentant toutes formes d'architecture industrielle.



Les cinq premières usines, entre le canal et la rivière. En 1842, ce sont encore des roues qui font fonctionner aiguiseries, martinets, foreries...
©Archives municipales de Châtellerauld.



Le bâtiment administratif est le plus ancien conservé. Achevé en 1828, il est surnommé bâtiment « de l'horloge » ou « du directeur ».
©CAPC



Lors de la mise en fabrication du fusil Chassepot, certaines usines hydrauliques sont surélevées pour moderniser la production.
©CAAPC

La « première » manufacture.

Dans le projet d'implantation de la Manufacture, il est prévu que la force motrice des eaux de l'Envine et de la Vienne soit utilisée pour actionner les machines. En 1818, avant même la création officielle, un tracé des profils de la Vienne est effectué afin de déterminer l'emplacement du futur barrage, indispensable à la construction d'usines hydrauliques en aval. Les travaux commencent en 1821. Le projet comprend cinq usines hydrauliques en bord de Vienne : trois pour la fabrication de l'arme blanche, deux pour l'arme à feu.

Elles sont alimentées par un canal qui déverse l'eau dans des pertuis aménagés entre chaque usine, où sont installées des roues en fonte. À partir de 1844, ces roues motrices sont remplacées par des turbines, plus puissantes. À l'ouest du canal, un bâtiment accueille l'administration de la direction militaire et des espaces de stockage. Il est construit au centre d'une composition très ordonnancée d'édifices comprenant les ateliers des trempeurs et des fondeurs au rez-de-chaussée, et les logements ouvriers à l'étage. Ce plan symétrique et fonctionnel est fondé sur

les théories d'un professeur d'architecture de l'Ecole Polytechnique. L'ensemble, d'une grande austérité, est édifié selon des principes constructifs traditionnels : les bâtiments sont en pierre calcaire, à plusieurs étages et percés de baies en plein cintre. De grandes esplanades plantées contribuent à l'harmonie du site. De cette période est conservé le bâtiment administratif. Couvert en ardoise, il est surmonté d'une cloche puis d'une horloge qui rythment le travail de ceux qu'on surnomme les manuchards.



Atelier de fabrication qui porte en façade la date de 1886-1887. Le bâtiment se distingue par sa grande verrière et la fonte décorée.
©G. Barrin



1889 : chantier de construction de la grande cheminée à vapeur, aujourd'hui au coeur du Centre des Archives de l'Armement.
©CAAPC



Les usines des années 1880 se caractérisent par la recherche d'espace et de lumière.
©N. Mahu

Les agrandissements et modernisations.

En 1829, les usines de l'arme à feu sont achevées ; le premier fusil est fabriqué en 1831. Pour répondre aux besoins de cette production, de nouveaux ateliers, magasins et logements sont construits en respectant le plan d'origine du site. Un magasin à poudre est installé dans le jardin du directeur, loin des ateliers de production, pour des raisons de sécurité. Le site compte alors environ 10 000 m² couverts. À partir de 1855, de nouveaux procédés de fabrication sont introduits, ce qui entraîne la surélévation de deux usines hydrauliques et la construction de nouveaux bâtiments.

Afin de répondre à d'importantes commandes, comme celle du fusil Chassepot puis du fusil Gras, de profondes transformations ont lieu : des ateliers et magasins de stockage sont construits afin d'augmenter les effectifs en hommes mais aussi en machines-outils.

La manufacture reçoit parallèlement de nouveaux équipements de « confort » : en 1865, des becs à gaz sont installés pour l'éclairage extérieur.

En 1882, des essais d'éclairage à l'électricité sont réalisés à l'intérieur des ateliers.

L'avènement des « sheds ».

Les années 1886-1889 bouleversent l'histoire de l'usine, tant du point de vue des modes de production que de l'architecture. La manufacture débute alors la fabrication du fusil à répétition Lebel.

Les effectifs doublent, les bâtiments existants sont désormais inadaptés à la production intensive qui se met en place. Les ateliers et les logements sont détruits pour être remplacés par de grandes unités dont la forme répond totalement aux fonctions industrielles. Trois grands bâtiments de ce type sont construits.

Couvrant 8 000 m² pour le plus grand, ces ateliers suivent le parti architectural unanimement adopté au XIX^e siècle par les établissements industriels. En effet, leur structure porteuse est constituée d'une charpente métallique soutenue par des piliers en fonte ; les enveloppes extérieures sont en briques. Ce procédé de construction élimine les épais murs porteurs en pierre pour laisser place à d'immenses nefs baignées de lumière.

La forme des charpentes, en dent-de-scie, reprend celle des « sheds » inventés en Angleterre, berceau de la Révolution Industrielle : tandis que le pan sud est couvert en tuile, le pan nord est entièrement vitré,



La fonte, la brique et le verre remplacent la pierre et le bois.
©P. Fluck

En 1887, la vapeur alimente cette puissante machine Corliss, qui fournit 300 chevaux-vapeur.
©CAAPC

La centrale hydroélectrique se dresse toujours en bord de Vienne.
©P. Fluck

ce qui procure une lumière diffuse à l'ensemble de la surface. Certains bâtiments toujours visibles sur le site conservent cette structure caractéristique de l'architecture industrielle.

À cette même époque, on décide d'adjoindre aux machines hydrauliques de puissants moteurs à vapeur.

Cette dernière alimente également des chaufferies qui diffusent la chaleur par un système de tuyauteries dans l'ensemble des ateliers.

Des bâtiments abritant les chaudières et les générateurs à vapeur sont construits.

Les traces les plus visibles aujourd'hui sont les cheminées en briques rouges et noires

bâties pour permettre l'évacuation des fumées. Deux d'entre elles, construites en 1886-1887, s'élèvent à 45 mètres de haut. La troisième, datée de 1889, culmine à 61 mètres. De 24 000 m² couverts en 1882, le site passe à 53 000 m² en 1890 ; il perd complètement son ordonnancement primitif.

La « Manu » du XX^e siècle.

Une dernière « révolution » énergétique et architecturale a lieu au lendemain de la Première Guerre Mondiale. De nouveaux bâtiments sont construits, pour lesquels on utilise le béton armé. L'un des exemples parmi les mieux conservés est celui de la centrale

hydroélectrique, qui voit le jour entre 1918 et 1922.

La structure porteuse en béton est associée à la brique et à de grandes verrières rectangulaires. La construction de la centrale s'accompagne de grands travaux qui visent à modifier le barrage pour l'adapter à la production hydroélectrique.

À son ouverture, il est muni de quatre turbines.

Désormais, l'électricité est utilisée pour la production et non plus seulement pour l'éclairage des ateliers.

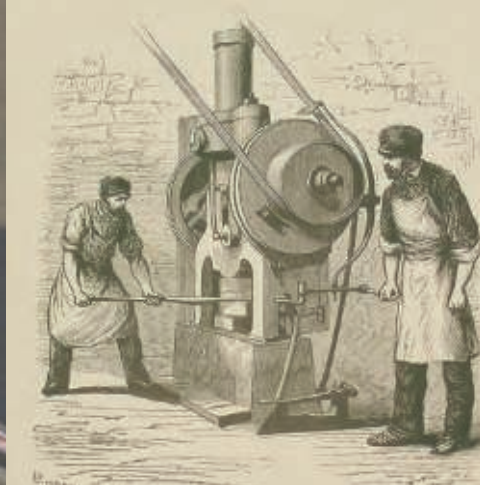
Ces évolutions complexes et intrinsèquement liées entre elles font de la Manufacture d'Armes de Châtellerauld un exemple parfait de « l'éventail des solutions proposées aux

problèmes de la production industrielle »*

**extrait du dossier d'inscription du site de la Manufacture, Conservation Régionale des Monuments Historiques*



Le sabre de cavalerie légère modèle 1822. La poignée est en bois, ficelée et recouverte d'une basane noire et d'un filigrane de laiton.
©Musées de Châtellerault, n°1995.123.1



Extrait de l'ouvrage *Les grandes usines de Turgan* :
ouvriers de Châtellerault martelant des canons de fusil.
©N. Garde



Salle du Conseil de l'Hôtel de Ville :
panoplies réalisées en 1890 avec des pièces
d'armes blanches et de fusils, sous la
conduite du contrôleur alsacien Steck.
©N. Mahu

Des armes...

Au rythme de commandes parfois exceptionnelles, la manufacture produit des armes qui font rapidement sa renommée, grâce à des techniques novatrices souvent copiées.

Les armes blanches.

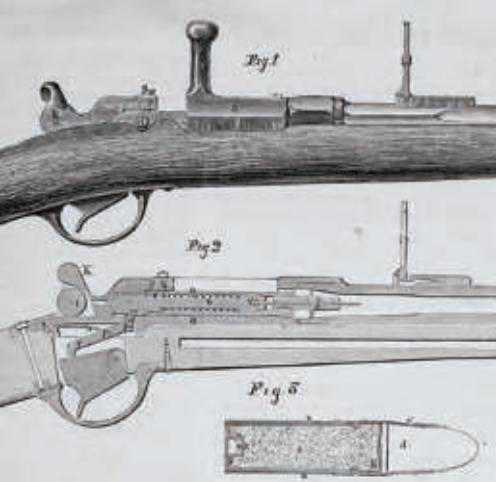
Aux premières heures de la manufacture, cette dernière ne produit que des armes blanches, de façon manuelle puis industrielle et mécanique. Ces armes sont munies de lames en acier, de poignées en bois et de montures en cuivre, zinc ou étain.

Tirée d'une barre en acier, la future lame d'un sabre est étirée à chaud, étampée au marteau-pilon et dressée. Sortie de forge, la lame, redressée au marteau, fraisée et polie à sec, subit l'opération délicate de la trempe. Soumise ensuite aux épreuves de flexion, de la jante et du billot, elle est gravée avant d'être polie au gras.

Elle prend alors son aspect brillant. La poignée du sabre fait l'objet d'un travail très fin, presque artisanal. Elle est ébauchée au tour à bois puis terminée à la main. Pour donner de l'adhérence à la poignée, un cuir recouvre une ficelle enroulée en spirale et collée sur le bois. Coulée à plat, la garde en métal est également façonnée à la main, au marteau et à l'étau puis polie à sec et au gras. Le sabre est monté en fixant la soie - l'une des extrémités de la lame - dans la poignée.

Les armes à feu.

La manufacture a développé un savoir-faire unique dans l'étude et la conception de nouveaux prototypes d'armes à feu. Une fois ces études techniques terminées, les dessins détaillés des pièces tracés et les matières premières (bois et acier) approvisionnées, la fabrication industrielle d'une arme à feu portable, tel qu'un fusil, peut débuter. Munis d'un outillage de précision, les ateliers produisent les canons, les pièces du mécanisme de tir et les montures en bois. Percés dans des barres d'acier, les canons sont alésés, tournés, trempés, dressés, chambrés, rayés et cylindrés.



Gravure du mécanisme du fusil Chassepot, publiée dans la revue « Propagation Industrielle ». Adopté en 1866 par l'armée française, il tire son nom de son créateur.



Le fusil à répétition Lebel, adopté par l'armée en 1887, fut baptisé du nom d'un des membres de la commission qui a contribué à sa création.
©Musées de Châtelleraut, n°1995.59



Coupe d'instruction du pistolet automatique modèle 1950. C'est le dernier modèle fabriqué à Châtelleraut, entre 53 et 63.
©Musées de Châtelleraut.

Les autres pièces métalliques - culasses mobiles, pieds et planchettes de hausse, détentes, ressorts, percuteurs - sont forgées, usinées et souvent polies. Le bois travaillé constitue le fût, la poignée et la crosse. À la suite de l'épreuve des canons, les armes sont montées puis soumises aux essais de tir. Ces derniers s'effectuent dans un tunnel souterrain long de 200 mètres, qui longe le canal. Les armes sont finalement réceptionnées.

Les grandes commandes.

Initiées en 1819, les commandes d'armes blanches sont en augmentation constante dès 1830. Avec une douzaine de modèles, les sabres de troupe constituent l'essentiel des armes fabriquées. Appelé à une longue carrière, le sabre de cavalerie légère modèle 1822 donne lieu à des commandes récurrentes (78 000 de 1829 à 1861). S'étant vu confier, à la fin du XIX^e siècle, la réalisation d'armes d'escrime, la manufacture livre 38 000 fleurets à l'École Normale de Gymnastique et d'Escrime de Joinville de 1901 à 1921. La production d'armes blanches s'arrête en 1937.

Dès 1831 s'ajoute la fabrication de l'arme à feu. En 1866, après la mise en œuvre des armes du système 1854, destinées à la Garde impériale, une importante commande aboutit à la livraison de 233 000 fusils Chassepot en 5 ans.

La notoriété du fusil Lebel, arme tracée et exécutée localement, vaut à la manufacture une commande de 500 000 fusils par la Russie en 1891.

Les deux conflits mondiaux entraînent des productions colossales, tandis que les après-guerres sont davantage marqués par les commandes civiles : de 1918 à 1925, tout en réparant des wagons pour les chemins de fer de l'État, elle fournit des paumelles et des lits

en bois au Ministère des régions libérées, des métiers à filer la laine et de préparation du lin, des pièces pour la réparation des véhicules automobiles et des cuisines roulantes rénovées. En 1947, la manufacture reçoit une commande de fusils de chasse, première production destinée aux particuliers. Certaines armes produites dans les années 1950 et 1960 (PA-MAC 50, PM-MAT 49 et AA52) équipent encore l'armée française et la gendarmerie au début du XXI^e siècle.

... et des hommes

Entrepreneurs, ingénieurs, techniciens, ouvriers, ont, chacun dans leurs domaines, uni leurs efforts pour contribuer durant 150 ans à l'épopée industrielle de la Manu.



Adrien Treuille, entrepreneur de la manufacture à la fin du XIX^e siècle.
©Société des Sciences de Châtellerauld



Auguste Chassepot, inventeur du fusil qui porte son nom.
©Bibliothèque municipale de Châtellerauld



La marque de fabrique des fusils de Jules Creuzé.
©Collection privée

Régie militaire ou entreprise ?

Construite par l'armée de 1819 à 1830, la Manu est ensuite placée sous le régime de l'entreprise durant plus de 60 ans. Elle devient définitivement établissement militaire en 1895, après la fin de la commande russe. Les entrepreneurs de la manufacture sont des civils titulaires d'un contrat de gestion, sous le contrôle d'un directeur militaire. Les notables châtelleraudais sont les premiers à profiter du régime de l'entreprise, puisqu'ils se succèdent à la tête de la manufacture durant 43 ans. Ils contribuent ainsi à faire de la Manu un grand établissement industriel, intrinsèquement lié à la ville et à ses élites.

Des entrepreneurs châtelleraudais.

Philippe-Jules Creuzé (1803-1868) est entrepreneur de la manufacture pendant 31 ans : de 1835 à 1851 aux côtés de Paul Proa, puis seul jusqu'en 1866. Il crée une société qui regroupe 30 associés, banquiers et bourgeois châtelleraudais, qui unissent leurs investissements pour contribuer au développement de l'usine. Cette entreprise est marquée par les débuts de la mécanisation et le passage successif des armes à silex à celles à percussion, puis aux armes rayées à chargement par la culasse. L'évolution se poursuit sous l'entreprise d'Auguste Chassepot, oncle et beau-père d'Alphonse, l'inventeur du

célèbre fusil modèle 1866. Paul Proa - riche industriel et maire de Châtellerauld de 1838 à 1848 - le soutient financièrement. Le régime de l'entreprise connaît son apothéose, puis son chant du cygne, avec Adrien Treuille, à la tête de l'établissement entre 1888 et 1894. C'est l'époque des grandes usines de la III^e République, de la fabrication en grande série du fusil Lebel puis du fusil russe ; l'époque aussi où la manufacture emploie 6 000 ouvriers. C'est l'âge d'or de la Manu.



A l'école d'apprentissage, la devise « travail, ordre, discipline » est de mise.
©CAAPC



La Manu est avant tout un établissement militaire : ici, la décoration du Colonel Carré, Directeur de la manufacture vers 1930.
©Musées de Châtellerauld



La pointeuse de la Manufacture d'Armes de Châtellerauld. L'apparition de la pointeuse à la fin du XIX^e siècle est un symbole de la Révolution Industrielle.
©CAAPC

Les ingénieurs civils et militaires.

Aux entrepreneurs se joignent les ingénieurs. La plupart sont des militaires, mais un civil a laissé son empreinte : Frédéric-Guillaume Kreutzberger (1822-1912), né à Guebwiller. En 1852, il est directeur technique de l'usine d'armes Remington aux Etats-Unis. En 1855, le gouvernement de Napoléon III le charge de moderniser l'industrie française de l'armement. Il transforme la manufacture de Châtellerauld dans les années 1860 en introduisant la mécanisation des fabrications, l'énergie thermique et la généralisation de l'acier. Les officiers d'artillerie directeurs sont des polytechniciens et sous leur impulsion,

la Manu se place à l'avant-garde des transformations de l'armement. Charles Duport de Poncharra perfectionne le système Delvigne des armes rayées. Charles-Elie Arcelin (1795-1868), directeur en 1841-1842 et en 1849-1852, contribue à la mise au point des platines à percussion et à la transformation de tout l'armement portatif français dans les années 1840-1850. Il imagine également un mousqueton - petit mousquet - à chargement par la culasse.

De grands techniciens à la Manu.

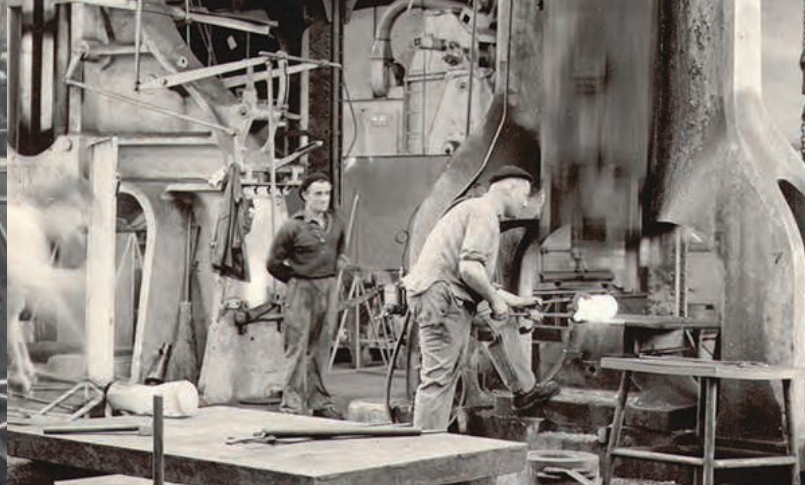
La Manu a possédé de remarquables techniciens parmi les contrôleurs d'armes, à l'origine des maîtres-ouvriers d'élite. Le plus connu est Alphonse Chassepot, qui travaille d'abord sous la direction d'Arcelin et réalise le premier fusil français moderne à chargement par la culasse et cartouche amorcée. Vingt ans plus tard, Albert Close perfectionne le mécanisme de répétition du fusil de marine modèle 1878 ; il met ainsi au point l'arme légendaire improprement appelée fusil Lebel, fabriquée en masse à la manufacture de Châtellerauld mais aussi à Tulle et à Saint-Etienne.

Maîtres et ouvriers.

Dans la « première » manufacture, la production s'organise encore de façon traditionnelle. Les ouvriers travaillent dans les usines au bord de la Vienne ou dans les « boutiques », petits ateliers des bâtiments de l'arme à feu et de l'arme blanche. Ils appartiennent à des communautés de travailleurs constituées d'un maître, de compagnons et d'apprentis. L'apprentissage dure plusieurs années car les métiers sont manuels et demandent un grand savoir-faire. Maîtres, compagnons et apprentis sont en principe logés dans les bâtiments où ils exercent. Les métiers sont très diversifiés et spécialisés.



Les ouvriers de la Manu travaillant à la chaîne sous les sheds.
@CAAPC



Les Châtelleraudais se souviennent...Lorsque le marteau-pilon s'abaissait,
tout Châteauneuf tremblait !
@CAAPC

Pour les armes blanches il y a des « forgeurs de lames », « aiguisers », « garnisseurs » et pour les armes à feu des « forgeurs de canons », « platineurs », « sous-gardiens », « dresseurs de canons » et bien d'autres.

Et l'on trouve aussi des « fondeurs », « trempeurs », « menuisiers ».

La production est surveillée et certifiée par les contrôleurs d'armes qui sont tous des personnels militaires à la fin du siècle.

La condition ouvrière.

Les ouvriers se partagent en deux catégories : d'une part les immatriculés, titulaires et pouvant percevoir une retraite après 30 ans de service et 50 ans d'âge, d'autre part les ouvriers libres qui sont appelés ou renvoyés au gré des commandes ; la plupart complètent leurs revenus par des travaux agricoles. À la fin de la production des fusils russes en 1895, ce sont plus de 4 000 d'entre eux qui sont licenciés.

À la Manu, bien avant la naissance de l'assurance maladie, une « masse de secours », alimentée par des prélèvements sur les salaires, permet d'indemniser les nombreux ouvriers victimes de maladies ou d'accidents.

La « grande usine ».

A partir des années 1860, les machines-outils se généralisent, l'énergie thermique se développe et le système de production évolue. L'organisation du travail en est profondément bouleversée.

Les boutiques artisanales disparaissent au profit des grands ateliers. Les familles ouvrières quittent l'enceinte de l'usine pour se loger dans le faubourg de Châteauneuf, parfois dans des conditions très précaires. Les métiers changent : aux maîtres-ouvriers succèdent les ouvriers de précision, tandis que la production de masse est désormais confiée aux machines conduites par du personnel moins qualifié.

La fin du XIX^e et le début du XX^e siècle voient la transformation finale de la Manu en établissement de la Défense Nationale.

Les personnels deviennent progressivement des ouvriers d'Etat.

Ils profitent de mesures sociales bien plus développées et plus précoces que celles d'autres salariés.

Les personnels civils de la Défense se réunissent dès 1894 et les amicales sont reconnues en 1898.

Le syndicalisme trouve également à la manufacture un terrain favorable à son développement.

Le « laborieux » faubourg de Châteauneuf

Ses habitants, essentiellement des manuchards, travaillaient dur mais se retrouvent pour partager des temps de fêtes, de loisirs et de sports.



Sur le cadastre de 1834 apparaît le « Carroi », la Grand'rue, et l'ancien emplacement de l'église Saint-Jean-l'Évangéliste (actuelle Place de la République).
©AD86



L'ancienne église Saint-Jean-l'Évangéliste, dessinée par A. Miault.



Le « Carroi » sur la route Paris-Bordeaux et ses nombreux commerces, au cœur de Châteauneuf.
©AD86

Les origines de Châteauneuf.

La ville de Châtelleraut n'aurait été créée que dans la deuxième moitié du Xe siècle, sur la rive droite de la Vienne. Dès le XIe siècle, un pont permet de franchir la rivière pour gagner la rive gauche, à hauteur de l'actuelle Grand'rue de Châteauneuf. En 1169, le vicomte de Châtelleraut, Hugues II de la Rochefoucault y fait édifier un « castrum novum » ou « château neuf », qui donne son nom au faubourg. Puis, vers 1170, il sanctifie le lieu en faisant construire une chapelle, consacrée à Saint-Jean-l'Évangéliste. C'est autour du château et de l'église que le faubourg se développe.

Châteauneuf avant la Manu.

À partir du XIIIe siècle, le trafic fluvial se développe. Châtelleraut devient une plate-forme commerciale dotée de plusieurs ports : sur la rive gauche se trouve celui des Tanneries. En 1520, une charte rend officielle la navigation sur la Vienne ; le trafic s'intensifie, pour atteindre son apogée au XVIIIe siècle. Châteauneuf est alors le quartier des artisans : au XVe siècle on y trouve déjà les tisserands et les tanneurs, puis les ciriers, potiers, chaudronniers... Dès la fin du XVIe siècle, les artisans-couteliers du faubourg participent amplement à la réputation grandissante de la fameuse coutellerie châtelleraudaise.

Le quartier au XIXe siècle.

Le développement de Châteauneuf est étroitement lié à celui de la Manu : entre 1836 et 1936, sa population passe de 3 846 à 6 142 habitants. Au début du XIXe siècle, artisans et commerçants sont regroupés dans le centre de Châteauneuf : les maisons, assez petites, ne présentent aucune unité architecturale, hormis celles de l'actuelle rue Rabelais. De part et d'autre de la Grand'rue s'ouvrent des cours insalubres et surpeuplées. Sur le pourtour de la manufacture sont ensuite aménagées de nouvelles rues : Saint-Marc (aujourd'hui Clément Krebs), Creuzé, etc.



La Place de la République et son kiosque à musique, aujourd'hui disparu.
©Archives Municipales de Châtenauneuf



Sainte Odile, protectrice de l'Alsace.
©CCHA



La salle de danse et le stade de Luna Park, sur la route de Colombiers, sont très fréquentés par les habitants de Châtenauneuf.
©Collection privée

Dans les années 1880, les ateliers-logements de la manufacture, qui abritaient de 550 à 650 personnes, sont démolis ; il s'en suit donc une véritable « crise du logement ». L'habitat commence à se disperser, sur les quais récemment aménagés et dans le quartier de la gare de Châtenauneuf. Les manuchards, toujours majoritaires sur la rive gauche, s'installent le long des routes principales et sur la commune de Naintré dont dépendent alors la Montée Rouge, la Brelandière et les Renardières. Au début de la Seconde Guerre Mondiale, les premiers jardins ouvriers font leur apparition.

Saint-Jean-l'Evangéliste, « l'église de la Manu ».

La vieille église Saint-Jean-l'Evangéliste, bâtie au XII^e siècle, vétuste et trop petite, est démolie en 1875. Elle est remplacée par un nouvel édifice de style néo-gothique.

Construit entre 1873 et 1875, il est tourné symboliquement vers la Manu où travaille la majorité des paroissiens. La famille de l'entrepreneur Treuille finance une partie des vitraux : certains sont dédiés à Sainte Barbe, protectrice de la manufacture et de ses ouvriers.

La « chapelle des Alsaciens », à droite du chœur, est réservée à cette communauté dont le nombre s'est accru après la défaite de 1870 et qui a son propre aumônier payé par la manufacture : elle est dédiée

à Sainte Odile, patronne de la province perdue. Les vitraux, offerts par les armuriers alsaciens, portent des dédicaces en langue allemande. Devant l'église, la place de la République doit son animation à la présence du kiosque à musique et du marché. C'est de là que part la procession de la Fête-Dieu qui traverse le quartier ; au XIX^e siècle, les autels qui jalonnent la procession sont décorés par des pièces de fusil, des sabres et des cuirasses.

L'école d'apprentissage de la Manu.

Des promotions d'armuriers se succèdent à la manufacture. Les jeunes y apprennent très tôt le métier, aux côtés d'ouvriers expérimentés. Dès 1888, cette formation est dispensée à l'école d'apprentissage. Son accès est réservé en priorité aux fils de manuchards, âgés de 13 ou 14 ans ; les instructeurs sont des ouvriers de l'établissement, souvent d'anciens élèves. Les jeunes sortent avec un haut niveau de qualification qui garantit leur avenir professionnel, même après la fermeture de la Manu.

Les exigences de qualité, travail et discipline de l'école laissent un souvenir impérissable aux Châtenaunaudais.



Chaque jour, à l'heure de la sortie, des centaines de manuchards défilent sur le quartier. Les habitants de Châteauneuf se souviennent de cette ambiance populaire.
©AD86



La mode du vélo apparaît très tôt à Châtelleraut, où beaucoup de manuchards adoptent ce nouveau moyen de locomotion.
©CCHA



1911 : à l'occasion d'une fête, le char de la Manu, portant la « reine » de la manufacture, est décoré de panoplies d'armes.
©Collection privée

Châteauneuf, une ruche bourdonnante.

Aux XIX^e et XX^e siècles, les « fêtes de Châteauneuf » permettent de sortir des logements insalubres, de la grisaille, du bruit, du travail monotone de l'usine, source du pain familial, mais aussi ciment de ce groupe social. De nombreux cortèges passent par la Manu, la Grand'rue, le « Carroi »... Ils sont l'occasion pour les manuchards de se rencontrer et d'afficher l'existence de la solidarité. Le défilé du 1^{er} mai va du Bal de la Cité à l'Hôtel de Ville et revient par la Bourse du Travail. Il est mené par la fanfare de Châteauneuf « La Châtelleraudaise » jusqu'au milieu du pont Henri IV où « l'Harmonie Municipale »

prend le relais. Parfois de fortes réticences vont jusqu'au refus, comme en 1909, de céder le pas aux musiciens de la rive droite ! On déguste l'incontournable repas du « Lait de mai », fromage blanc de chèvre et ail vert, dans la convivialité des cafés de la Grand'rue. Et ils sont nombreux ces bistrots, à animer le faubourg ! Les sociétés musicales assurent la formation à la musique vocale et instrumentale hormis « les Bigotphonneux », société musicale burlesque. Elles sont organisées en un cycle festif ouvrier : sortie de mai, fêtes de quartier, concours de pêche et banquets. Le Bal de la Cité, le Palais de fêtes, l'Aiguillon, Luna Park sont très fréquentés. Les amateurs de cinéma se donnent rendez-vous

au Majestic et au Splendid. Les sports ont aussi marqué la vie du faubourg. L'ancêtre du Stade Olympique Châtelleraudais (SOC) est créé en 1914 par treize manuchards au café de l'Union, rue Creuzé. C'est le CASC dit le « casque » (Club Amical Socialiste Châtelleraudais) dont le siège social se trouve au Café du Faubourg et le stade à Luna Park. En 1959, le SOC rejoint la Montée Rouge. Les vélos Sutter sont fabriqués rue de Châteauneuf ; l'entreprise est fondée en 1897 par Auguste, manuchard et fils d'un ouvrier venu d'Alsace. On pratique aussi l'athlétisme, la boxe, l'aviron, le tir, l'aviation, la gymnastique...

Cet esprit perdure durant les fêtes de l'île Cognet et, depuis les années 1960, le quartier de la Bruyère renoue avec ces activités festives.

La mission russe

En 1891, la Russie commande à la Manufacture de Châtellerauld 500 000 fusils Mosine, dérivés du Lebel. Cet épisode a laissé à la ville un souvenir impérissable : la cloche russe.



La marque du fusil Mosine.
A la troisième ligne, on reconnaît aisément « Châtellerauld » en cyrillique.
©Société des Sciences de Châtellerauld



Fig. 241. — A la manufacture d'armes de Châtellerauld. Présentation des officiers de la Commission russe.

La mission russe (ici le Colonel Sokérine, le Prince Gagarine et le Capitaine Sebastianoff) présentée au Président Carnot.
©Musées de Châtellerauld



Le *Michel Strogoff* de Jules Verne, paru en 1876, est rapidement adapté au théâtre.
©Bibliothèque Nationale de France



Le Prince Gagarine et sa famille lors de leur séjour à Châtellerauld.
©Société des Sciences de Châtellerauld

La commande et la mission russe.

La commande exceptionnelle est conclue le 23 décembre 1891 entre Adrien Treuille et le général-baron de Frédéricksz. Elle s'inscrit dans le cadre d'un rapprochement face à l'Allemagne, voulu par le président Sadi Carnot et le tsar Alexandre III. Une « mission russe » s'installe à Châtellerauld pour suivre la fabrication. Le chef, le colonel de Sokérine, a pour adjoint et traducteur le prince-capitaine Gagarine. Les débuts de la production sont difficiles, au point que le président Carnot vient visiter l'usine le 17 septembre 1892. Le dialogue est concluant : les 503 539 fusils sont livrés dans les délais.

La présence russe à Châtellerauld.

Les six officiers de la mission russe louent de belles maisons et emploient du personnel en ville tandis que les six autres membres résident à la manufacture. Tous parlent français et l'intégration se fait aisément. Pendant son séjour châtellerauldais, la famille Gagarine s'agrandit de trois enfants et les trois aînés vont au collège. Les membres de la mission sont régulièrement invités aux manifestations locales. Le théâtre, où ils se rendent fréquemment, propose des pièces russophiles comme *Michel Strogoff*, jouée à plusieurs reprises entre 1892 et 1899.

De nombreuses fêtes sont organisées dans le cadre de l'alliance franco-russe : en 1893, à l'occasion d'une de ces fêtes, une Place de Russie est inaugurée (actuelle place Buisson). Le départ de la mission, le 25 avril 1895, donne lieu à d'importantes manifestations de sympathie, tant officielles que populaires. On autorise à cette occasion l'ouverture très exceptionnelle du site de la manufacture aux familles des ouvriers qui ont participé à la production de la commande. Discours, remises de diplômes et de médailles se succèdent sur l'esplanade du bâtiment du directeur, puis une réception est donnée à la mairie.



La « fête russe », célébrée sur le site même de la Manu lors du départ des membres de la mission.
©CAAPC



La cloche russe pèse 2 650 kg, mesure 2,05 mètre de haut et 1,75 m de diamètre.
©G. Barrin



Arrivée de la cloche russe devant l'église Saint-Jean l'Evangéliste en 1897.
©Archives Municipales de Châtellerault

Histoire de la cloche russe.

Le 1^{er} novembre 1894, le tsar Alexandre III décède subitement. Le curé de Châteauneuf, Sincère Guérin, et l'entrepreneur Adrien Treuille sollicitent l'évêque de Poitiers pour que des prières publiques soient dites à la mémoire du tsar.

Le 11 novembre, Monseigneur Pelgé préside une cérémonie à la cathédrale de Poitiers, suivie d'une messe à l'église de Châteauneuf. Le lendemain, un office orthodoxe est organisé dans l'enceinte de l'usine.

Dans son discours d'adieux en 1895, le colonel de Sokérine ne manque pas de rappeler combien la délégation russe a été touchée par ce geste. Il demande alors au curé Guérin quel souvenir pourrait lui faire

plaisir en remerciement. Une cloche serait la bienvenue ! Attente...

Le 14 décembre 1896, l'Elysée confirme au maire et au curé que la cloche est en partance des fonderies impériales Orloff de Saint-Petersbourg.

Après un voyage de presque 3 000 km, c'est un bourdon qui arrive en gare de Châtellerault le 21 mars 1897, créant un attroupement qui nécessite la venue d'une garde militaire pour le protéger avant son transfert à l'église.

La cloche russe.

Surmontée d'une croix et d'un globe doré à l'or fin, le ventre recouvert d'une couche d'argent, la cloche est une véritable œuvre d'orfèvrerie. Elle est sculptée de portraits des tsars Alexandre III et Nicolas II et des présidents Sadi Carnot et Félix Faure. Ce décor est complété par une floraison de feuillages et de drapeaux.

À sa base, une devise est écrite en français et en cyrillique : « *Sonnez la paix et la fraternité des peuples* ». Après avoir été installée dans l'église, la cloche est baptisée le 19 mai 1897 en présence du général de Frédéricksz et de l'archevêque de Bordeaux. S'en suivent des cortèges religieux et civils, de multiples réceptions suivies de banquets.

Une médaille commémorative est frappée.

L'installation dans le clocher s'avère problématique puisqu'il faut scier le jambage du premier étage pour la hisser. Dès lors, la cloche rythme la vie de Châteauneuf : les moments heureux, comme la Libération en septembre 1944.

Mais aussi les plus douloureux comme en août 1914, où le chanoine de Villeneuve l'aurait apostrophée depuis sa chaire par un tonitruant « tais-toi menteuse ! ». Enfin le 31 octobre 1968, où les ouvriers se relaient pour sonner le glas annonçant la fermeture.

La Manu et la ville

Dès 1830, habitants et voyageurs voient leurs regards converger vers l'imposante manufacture. Alors que la ville historique vient d'abattre ses remparts, une nouvelle "ville close" s'établit.



L'utilisation du béton armé pour la construction du pont de la Manu lui procure finesse et légèreté.
©N. Mahu



Le chanoine de Villeneuve, prêtre de la paroisse de Châteauneuf de 1891 à 1937.
©Musées de Châtelleraut

Un « pont » entre l'usine et la ville.

Enfermée derrière de hauts murs et grilles en fer, la manufacture est pendant longtemps une véritable ville dans la ville. Cependant, il faut approvisionner au mieux l'usine en la reliant aux réseaux existants. Ainsi, un port est aménagé à hauteur de l'actuel Musée ; le pavillon central de la porte du pont Henri IV est détruit pour élargir la voie carrossable ; la rue de Madame est rendue rectiligne afin de faciliter l'accès à l'usine. De plus, un raccordement à la voie ferrée s'opère en 1899, libérant le centre ville d'encombrants et coûteux transferts de marchandises.

A la fin du XIX^e siècle, les élus châtelleraudais prennent

conscience du fossé socio-économique qui se creuse entre la rive gauche, quartier artisan et ouvrier, et la rive droite, où se concentrent la bourgeoisie et l'administration.

Ils s'attachent alors à faciliter la communication de part et d'autre de la Vienne, à hauteur de la manufacture.

En 1900, le Pont de la manufacture (rebaptisé Camille de Hogues en 1919) est ouvert à la circulation, symbole d'une interdépendance entre la manufacture et la ville.

Premier pont en béton armé d'Europe d'une telle portée, il est aujourd'hui classé Monument Historique.

L'évolution urbaine et la Manu.

Le développement de la manufacture entraîne en 1845 une modification cadastrale qui étend le territoire de Châtelleraut sur la rive droite de l'Envigne, ouvrant aux ouvriers la possibilité de construire des maisons proches de leur lieu de travail.

A l'est, la nouvelle caserne barre l'horizon du boulevard de la Vienne (Aristide Briand) réalisé en 1889. Cette percée ouvre une perspective sur les forges, l'usine électrique avec son barrage et le bâtiment du directeur, dit aussi de l'horloge. À mi-chemin, un nouveau champ de foire agit comme point de rencontre entre ruraux, citadins et ouvriers.



Le Cercle Catholique, œuvre du chanoine de Villeneuve.
©Collection privée



La Bourse du Travail se trouve dans le Logis du Cognet,
édifice datant du XV^e siècle.
©CAPC



Clément Krebs, maire-adjoint de Châtellerauld
de 1896 à 1914.
©Archives Municipales - J. Vachon

Le chanoine de Villeneuve et le Cercle Catholique.

Le petit-neveu de George Sand, Arthur-Edmond Vallet de Villeneuve, est destiné à un brillant avenir ecclésiastique. Cependant, jugé trop progressiste, il se voit refusé le vicariat de Poitiers.

L'évêque lui attribue alors en 1891 une terre de mission catholique : le quartier de Châteauneuf.

Il devient curé de la paroisse, prônant alors le rôle social que doivent jouer les classes aisées. Fidèle à ses principes, il s'affiche régulièrement aux côtés de son ami ouvrier et socialiste, Clément Krebs, notamment à l'auberge du Petit Monarque.

Un cercle catholique ouvrier existe depuis 1875 à Châtellerauld ; il se réunit salle du Piffoux.

Dès 1895, le chanoine de Villeneuve consacre sa fortune personnelle à la construction d'un nouveau *cercle catholique* où se réunissent les sociétés mutualistes, sportives et culturelles animées par les familles des ouvriers de la manufacture.

Le bâtiment, situé dans la rue Jeanne d'Arc, qui porte aujourd'hui le nom du chanoine, est édifié dans le plus pur style néo-gothique. Depuis 1983, il accueille le Nouveau Théâtre.

Clément Krebs et la Bourse du Travail.

Petit-fils d'un des premiers armuriers venus du Klingenthal, fils d'armurier, Clément Krebs entre à l'âge de 14 ans à la Manu, où il fait toute sa carrière comme monteur de sabres. Membre très actif du groupe socialiste *la Solidarité*, il est élu aux municipales de 1892. Pendant 22 ans, conseiller particulièrement assidu, et adjoint au maire de 1910 à 1914, il défend les intérêts des ouvriers et du faubourg de Châteauneuf où il est né. Des milliers de personnes suivent ses obsèques le 6 mai 1914 ; quelques jours après, son nom est donné à la rue Saint-Marc où il a passé toute sa vie.

Grâce au soutien de Clément Krebs, la Bourse du Travail est inaugurée, rue du Cognet, le 13 avril 1912, en présence du maire, Admira Derouau. Au nom de la solidarité, elle propose un service de placement gratuit pour les travailleurs, une bibliothèque et des cours de formation professionnelle. Il devient facile de trouver des professeurs parmi les camarades de « l'Etablissement de la Guerre », la Manu, où l'on trouve tous les métiers. La « Bourse », foyer de la vie syndicale, représente ainsi la participation ouvrière au patrimoine social et culturel du Châtelleraudais.

La Manu et la guerre

Depuis le Second Empire, la manufacture s'oriente vers les productions de guerre en série (fusil Chassepot) mais les développe surtout lors des deux guerres mondiales.



Les femmes de la Manu, employées pendant la Première Guerre Mondiale.
©Collection privée



Les ouvriers chinois devant leurs baraquements
©Collection privée



La Manu occupée. La centrale visible ici fut bombardée en 1944.
©Musées de Châtelleraut - droits réservés

Un pilier de l'effort de guerre en 1914-1918.

Dès le 31 juillet 1914, la Manu reçoit l'ordre d'appliquer le programme de mobilisation. Il faut intensifier la production en multipliant les heures de travail et en recrutant massivement. L'effectif passe de 1 406 en juillet 1914 à 7 192 en décembre 1916.

Si le recrutement local est privilégié, la recherche d'ouvriers se fait de tous côtés. Les nouvelles recrues sont des civils non mobilisables ou réformés, mais aussi des militaires détachés de leur corps. Pour récupérer des combattants, la Manu applique donc les lois de 1915 et 1917 selon le slogan : « Les jeunes à l'avant, les vieux à l'arrière ».

1 600 femmes sur le pied de guerre.

Le recrutement féminin débute en mars 1915 et se développe en 1916. Résidant pour la plupart à Châteauneuf, ce sont des veuves de guerre, des épouses de mobilisés, de plus en plus des jeunes filles de moins de 20 ans, des évacuées du Nord et des Ardennes et quelques étrangères. Elles travaillent dans des ateliers séparés comme « visiteuses » (au contrôle des pièces) ou « usineuses » remplaçant des limeurs et fraiseurs mobilisés. Elles bénéficient de quelques améliorations : crèche et chambre d'allaitement. Cependant, c'est une main d'œuvre d'ajustement massivement licenciée en 1919.

700 ouvriers chinois.

En vertu du contrat signé entre la Chine et la France, la Manu recrute des travailleurs chinois à partir de février 1916. Fuyant la misère de leur pays, ils arrivent en deux vagues en 1916 puis 1917. Embauchés pour trois ans en tant que manœuvres, ils sont en partie pris en charge par le dépôt des travailleurs coloniaux de Marseille, nourris et hébergés par la manufacture dans un cantonnement à la Brelandière en marge de la ville. Certaines révoltes contre les surveillants restent dans les annales, comme celle du 28 décembre 1916.



Sous l'Occupation allemande, la Manu continue son activité après la tombée de la nuit.
©Musées de Châtellerault, gouache, Aristide Benon, n°1983.1



Le monument des martyrs de la Résistance fut conçu par l'architecte municipal Louis Effroy en 1947 et financé par souscription des ouvriers de la Manu.
©V. Tostain

La Manu mobilisée, puis occupée.

En 39-40, l'effort est comparable à celui de 14-18 : les effectifs s'envolent (7 945 au 15 juin 1940).

Plus de 62 000 armes sont fabriquées. Mais la défaite stoppe cet élan.

A partir du 22 juin 1940, la Manu devient propriété de l'armée allemande.

Un chef d'entreprise de Lübeck est installé à côté du directeur français, assisté d'ingénieurs allemands.

Après une courte interruption, l'activité reprend le 1^{er} juillet 1940 pour la machine de guerre allemande. L'Allemagne fournit l'acier et se réserve l'assemblage des pièces fabriquées.

La collaboration industrielle.

Le directeur français contraint les 3 700 employés à travailler à plein régime pour l'occupant allemand. Son autoritarisme frise la déraison (marcher à plus de 5km/h et ordre de mission pour aller aux toilettes !).

Tout candidat à l'embauche doit remplir une « déclaration de non appartenance à la race ou à la religion juive ».

Les exigences de productivité augmentent la durée du travail, imposent le travail de nuit, renforcent le contrôle des congés-maladie et du système de rémunération. La discrimination s'accroît.

Les résistants.

Le premier mouvement de résistance apparaît dès octobre 1940 : l'organisation spéciale des Francs-Tireurs et Partisans. Des ouvrières glissent des journaux clandestins dans les boîtes à outils et parviennent à sortir des armes. Certaines deviennent agents de liaison. Issus de divers courants et catégories professionnelles, ces résistants mènent des actions individuelles pour ralentir la production et des actions collectives (grève du 26 novembre 1942 contre les réquisitions allemandes de main-d'œuvre). Jusqu'à la Libération le 4 septembre 1944, la répression sévit.

Après 1945, la guerre ou la paix ?

La manufacture reprend les productions interrompues (fusil-mitrailleur 24-29 et mitrailleuse 1931) et tente de se moderniser pour un nouveau programme de commandes d'armes automatiques. Tout en continuant la fabrication militaire dans le contexte de la guerre froide et des conflits d'Indochine et d'Algérie, le personnel se divise. Certains prônent la reconversion vers des productions civiles et fondent en 1950 un comité de défense de la paix. Pour la nouvelle génération, assurer les besoins immédiats de la guerre n'est plus une priorité.

La reconversion

La période de reconversion de la friche industrielle est marquée par le partage du site entre l'Etat et la Ville, qui y insuffle de nombreux projets culturels.



Sous la lumière des sheds, la collection du Musée Auto Moto Vélo fait revivre le grand atelier.
©Musées de Châtelleraut, I.B.



« Comme deux tours », l'œuvre de Jean-Luc Vilmouth, marque le paysage industriel de l'ancienne manufacture.
©P. Fluck.



L'Ecole de cirque a investi une parti du site de la Manu. Les bâtiments industriels offrent des possibilités de reconversion inédites !
©CAPC

Après l'annonce de la fermeture en 1961, les effectifs baissent significativement. Le site est alors peu à peu reconverti. Les bâtiments désaffectés sont réutilisés : dès 1965 le Ministère du Travail installe dans d'anciens ateliers un Centre de Formation pour Adultes. En 1968, le barrage hydroélectrique est repris par EDF. L'armée conserve cependant un atelier pour y créer l'actuel Centre des Archives de l'Armement et du Personnel Civil. C'est surtout le rachat d'une partie du site par la Ville qui donne son impulsion à la reconversion.

De nombreux bâtiments sont détruits afin d'aménager des espaces de circulation et de stationnement. En 1970, Bernard de Lassée, passionné de véhicules anciens, loue le bâtiment 206 à la municipalité pour y créer un musée automobile. La Ville rachète une partie de cette collection en 1991, ce qui entraîne la restauration et la réhabilitation de l'actuel Musée Auto Moto Vélo. En 1994, l'artiste Jean-Luc Vilmouth redonne vie aux cheminées, symboles de la Manufacture, en imaginant une passerelle métallique dont l'escalier reprend l'emplacement du château d'eau détruit dix ans plus tôt.

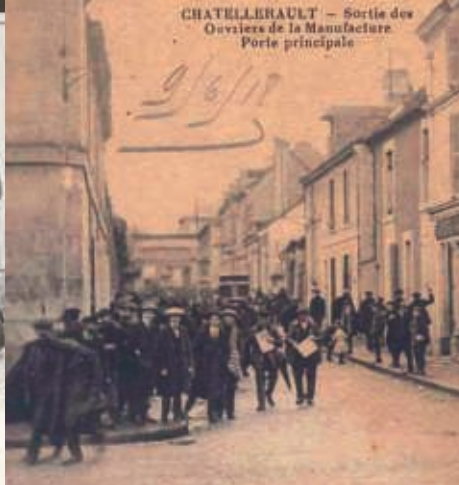
De nombreuses autres activités s'implantent à la Manu : école de cirque, patinoire... Quant au « bâtiment du Directeur », il accueille aujourd'hui le Conservatoire de Musique et de Danse Clément Janequin. Les récents aménagements permettent désormais de déambuler le long du canal et dans le jardin du Directeur. La Manufacture, véritable creuset de la révolution industrielle, tant du point de vue des productions que de son architecture, a été en partie inscrite à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques en 1989.

Paroles de manuchards

La collecte orale initiée par la Région et réalisée, en 2009, par l'ethnologue Elise Delaunay a permis de recueillir les souvenirs de travail et de vie de 30 manuchards*



« Je ne sais pas pourquoi, je repense à hier, je revois mon grand-père, sortant de la Manu... ».**
©CAAPC



« ... Dès que 6 heures hurlaient, toutes les portes craquaient, vomissant des milliers, des milliers d'ouvriers... ».**
©AD86



« ... Les fumées des ch'minées, ne me font plus tousser, et le marteau-pilon secoue plus ta maison... ».**
©Service Régional de l'Inventaire / M. Deneyer

** Extraits de la chanson de Michel Lefort

À Châtellerault, tout tournait autour de la Manufacture, fournisseuse de travail « *pour les jeunes garçons fils d'ouvrier comme nous, le débouché c'était apprenti à la Manufacture* ». Elle rythmait la vie : « *la Manu sonnait, c'était midi* ». Pendant 150 ans, elle a été l'entreprise locale de référence « *Mon arrière grand-père, mon grand-père, mon père, mon frère, moi... comme dans les mines où c'était de père en fils* » ; la sécurité de l'emploi, le salaire et les avantages constituaient un fort attrait. Il y avait des femmes, employées « *surtout dans les bureaux, mais aussi dans les ateliers, elles y faisaient un*

travail d'homme ! ». Être formé à l'école d'apprentissage de la Manu était un gage de réussite professionnelle « *c'était presque un passeport qui vous ouvrait les portes dans toutes les entreprises* ». Les manuchards se souviennent de « *l'esprit militaire* », des conditions de travail parfois difficiles « *pour les forgerons qui étaient à la gueule des fours et au marteau-pilon, ce n'était pas de la rigolade !* », mais aussi des bons moments « *tous les ans, on faisait un bal à la manufacture* » et de la camaraderie « *c'était une ambiance de copains, de gens qui travaillaient ensemble, qui s'entraidaient* ».

La fermeture de la Manu a bouleversé le quotidien de l'ensemble de la population de Châtellerault, « *c'était vraiment une perte pour tout le monde* ». Aujourd'hui, le site, transformé, rappelle à tous cette histoire industrielle et humaine « *La grande cheminée, c'était le symbole de la Manufacture* ».

*Les témoignages collectés ont donné lieu à un module de l'exposition itinérante « *Paroles ouvrières de Poitou-Charentes* », consultable en ligne sur le site <https://inventaire.poitou-charentes.fr>



©Nicolas Mahu



©Nicolas Mahu



©Nicolas Mahu

Bibliographie

Ouvrages

- ALBERT Marie-Claude, BUGNET Pierre, HAMELIN David, MORTAL Patrick, *La Manufacture d'Armes de Châtellerauld sous l'occupation (1819-1968), une histoire sociale*, Geste Editions, La Crèche, 2013.
- ALBERT Marie-Claude, *Châtellerauld sous l'occupation*, Geste Editions, La Crèche, 2005.
- CLAUTRIER (capitaine), *Historique de la manufacture de Châtellerauld*, mars 1896, dactylographié, DGA, registre 10.
- CHOTARD Joseph, *Bourse du travail de Châtellerauld, 100 ans de vie ouvrière*, *Le journal des luttes*, Association pour la célébration des 100 ans de la Bourse du travail, Châtellerauld, 2012, 116 p.
- GUILLON André, MEUNIER Philippe, *La Manufacture d'armes de Châtellerauld 1818-1968, naissance, vie et mort d'une usine*, Brissaud, Poitiers, 1983, 79 p.
- GUILLON André, *L'aide sociale dans une ville moyenne*, Châtellerauld, 1973.
- HOUISSSE Alain, *Clément Krebs 1850-1914 De la manufacture à l'hôtel de ville Itinéraire d'un homme de bien*, CCHA, Châtellerauld 2012, 190 p.
- LEFORT Michel *Historique de la manufacture nationale d'armes de Châtellerauld (1819-1939)*. Mémorial de l'Artillerie française, janvier 1955, 4e fasc., p. 781-800
- LOMBARD Claude, *La Manufacture nationale d'armes de Châtellerauld : 1819-1968. Histoire d'une usine et inventaire descriptif de ses cent-cinquante années de fabrication*, Poitiers : Brissaud, 1987, 398 p.
- MARÉCHAL Yvette, *Châtellerauld d'hier à aujourd'hui*, Société des sciences, 2004.
- MORTAL Patrick, *Les armuriers de l'État, du grand siècle à la globalisation 1665-1989*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2007, 335 p.

Articles et dossiers

- BRUN Jean-François, « La mécanisation de l'armurerie militaire (1855-1869) », *Revue historique des armées*, 269, 2012, p. 79-97, <http://rha.revues.org/index7581.html>.
- Bulletin, *Le Glaneur, organe du Syndicat d'Initiative de Châtellerauld*. Articles divers et notamment parus dans le n° 12 de 1936, De Klingenthal à Châtellerauld, par Gustave VALLÉE, et le n° 46, pages 4 à 8 de 1977.
- Bulletins n° 6 à 8 de la Société des Sciences, 1980
- Collection *La Nouvelle République* de Tours, et *Centre-Presse*, de Poitiers
- Documents privés
- Dossiers de la Bibliothèque de la Société des Sciences
- Dossier d'inscription de la manufacture, Conservation Régionale des Monuments Historiques
- Dossier d'inventaire du site de la manufacture, Service Régional de l'Inventaire
- GAZEAU Pierre, « La Manu au cœur, Fêtes ouvrières à Châtellerauld » dans *Coutumes en Vienne /1*, ouvrage collectif, p. 54 à 71, Geste éditions, Parthenay 1992.
- *Revue d'Histoire du Pays Châtelleraudais (RHPC)* : n° 22 « Ces armuriers venus d'ailleurs » (Alsaciens et Ardennais), et n° 23, articles sur les ouvriers Chinois, Kabyles et Belges.
- Revue *Cheminées*, N° 1, 1986 et N° 2, 1987, MJC des Renardières.
- TREUILLE Henri, « Les entrepreneurs de la manufacture de Châtellerauld (1831-1895) ». *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1994, p. 67-72
- *Un prêtre aristocrate dans une paroisse ouvrière du centre de la France*, Communication GUILLON-MEUNIER, au 102^e Congrès National des Sociétés Savantes, 1977.

- 1 Musée Auto Moto Vélo
- 2 Patinoire
- 3 « Comme deux tours »
- 4 Canal
- 5 Jardin du directeur
- 6 Conservatoire
Clément Janequin
- 7 Centre des Archives
de l'Armement et
du Personnel Civil
- 8 Ecole de Cirque
- 9 AFPA
- 10 Barrage EDF
- 11 Pont Camille-de-Hogues
- 12 L'Atelier



Plan de la Manu



Le bâtiment du directeur, devenu en 2011 le Conservatoire à Rayonnement Départemental Clément Janequin.
©CAPC

*« C'était comme un géant
au bord de la rivière,
qui maîtrisait le temps,
l'acier, le feu, le fer,
le cœur de toute ma ville,
où ceux qui travaillaient
pouvaient dormir tranquilles,
pouvaient danser tranquilles,
les dimanches heureux
aux bals du pavillon bleu... »*

Extrait de la chanson de Michel LEFORT / La Manu

Rédaction :

Marie-Claude ALBERT, Pierre BUGNET, Joseph CHOTARD, Michel GONDAT, Denis LEMAITRE, Françoise METZGER, Pascale MOISDON, Claudine PAULY, Virginie TOSTAIN

Recherche iconographique : Catherine FALLOUX

Remerciements à :

Sophie BREGEAUD-ROMAND, Eric CREUZE, Michel LEFORT, Jean-François MILLET, le Centre des Archives de l'Armement et du Personnel Civil, le Service Régional de l'Inventaire, Le Centre Châtelleraudais d'Histoire et d'Archives, la Société des Sciences de Châtellerauld, ainsi qu'à l'ensemble des rédacteurs.

Crédits iconographiques :

Centre des Archives de l'Armement et du Personnel Civil - Service Historique de la Défense (CAAPC) / Musées de Châtellerauld / Archives Départementales de la Vienne (AD86) / Nicolas MAHU / Gérard BARRIN / Communauté d'Agglomération du Pays Châtelleraudais (CAPC) / Virginie TOSTAIN / Denis LEMAITRE / Service Régional de l'Inventaire / Société des Sciences de Châtellerauld / Centre Châtelleraudais d'Histoire et d'Archives (CCHA) / Collections privées

Le Pays Châtelleraudais appartient au réseau des Villes et Pays d'art et d'histoire...

... Le Ministère de la Culture et de la Communication attribue le label Villes et Pays d'art et d'histoire aux territoires qui protègent, valorisent et animent leur patrimoine. Aujourd'hui, un réseau de 167 Villes et Pays d'art et d'histoire vous offre son savoir-faire dans toute la France.

Laissez-vous conter le Châtelleraudais, Pays d'art et d'histoire...

...en compagnie d'un guide-conférencier agréé par le Ministère de la Culture. Le guide connaît toutes les facettes du Châtelleraudais et vous donne les clés pour comprendre son patrimoine bâti et paysager. Le Pays d'art et d'histoire fait également appel à des partenaires de tous horizons : associations, universitaires, guides-habitants... qui vous font partager leurs passions et leurs connaissances.

A proximité :

Saintes, Rochefort, Poitiers, Thouars, Cognac, le Pays Mellois, le Pays Montmorillonnais, le Pays de l'Angoumois, le Pays du Confolentais, Parthenay, Royan, l'Île de Ré, bénéficient du label Villes et Pays d'art et d'histoire.

Service Pays d'art et d'histoire

Virginie Tostain,
animatrice de l'architecture et du patrimoine
05 49 23 64 48
ou 05 49 20 30 87

virginie.tostain@capc-chatellerault.fr
<http://www.vpah-poitou-charentes.org/Chatelleraudais>

Images des couvertures :

Vue de la manufacture en 1896 par A.Miault
©CAAPC

Vue aérienne de la manufacture
©P. Mairé

Les cheminées de la Manu, revisitées par Jean-Luc Vilmouth
©V. Tostain

